

Elle est bouleversante, l'histoire de ces deux femmes qui se rencontrent dans le haut pays de Juda. Elle sent déjà un peu Noël avec l'ange Gabriel qui déjà s'est mis en piste, mais ce n'est pas une histoire de Noël.

Pas encore, mais ça se prépare. On observe aussi que Noël se prépare pour nous : nous voilà au troisième dimanche de l'avent, à l'entrée de la semaine que les commerçants espèrent et redoutent en même temps ; ces jours où il se trouve toujours quelques particuliers à imaginer qu'à s'agiter suffisamment, ils seront à Noël avant les autres. Et finalement non, Noël viendra bien, mais dans ces quelques dix jours, pas avant. Le temps de l'Avent, c'est précisément cela.

Alors dans ce haut pays de Juda, celui d'avant la naissance de Bethlehem, voilà Marie qui arrive chez Elisabeth. Ce pourrait-il qu'elle ait eu besoin de calme, c'est possible. De faire le point, assurément le point sur son état, sa situation, son devenir : avec tout ce qu'elle vient d'apprendre, on veut bien l'imaginer.

On peut raconter ce qu'on veut sur la naissance de Noël, le fait est qu'à l'instar de n'importe quelle venue au monde, elle est précédée de l'attente d'une femme qui porte un enfant. Et si généralement de cette attente découle un grand bonheur, il est des cas où les circonstances tendent à nuancer l'enthousiasme.

Il y a depuis que le monde est monde toujours eu des grossesses difficiles, des naissances inattendues, des femmes qu'on a regardées de travers parce qu'elles donnaient la vie en dehors des schémas bien organisés de nos sociétés ; ou parce que dans de tels contextes, elles choisissent de ne pas aller au terme de leur grossesse. Et regardées de travers, c'est une façon de dire, parce que nous savons que le désaveu des bien-pensants peut aller très vite et très au-delà du simple regard.

Le texte de ce matin vient, en filigrane, nous rappeler que certains des regards que nous portons sur celles-là peuvent, sinon tuer, pour le moins causer du dégât. Le texte de ce matin vient mettre sous nos yeux, non pas une seule de ces femmes-là, mais deux.

Marie et Elizabeth. Elles sont parentes, c'est un point commun, mais aussi enceintes, enceintes dans des circonstances qui font que leur voisinage s'est peut-être laissé aller à penser que voilà des grossesses qui arrivaient l'une bien tôt, l'autre bien tard. Sinon comment expliquer le voyage de Marie, comment comprendre qu'Elizabeth ait tenu sa grossesse cachée pendant les cinq premiers mois (c'est dit dans les versets qui précèdent notre lecture).

Deux femmes dont Luc vient raconter l'histoire dans l'évangile : Marie la mère de Jésus de Nazareth, Elizabeth, celle de Jean-Baptiste, celui-là qui le premier va indiquer qui est Jésus. La vie, la personne de Jésus c'est le centre de tous les évangiles, nous sommes d'accord, et Jean-Baptiste y joue un rôle essentiel, ça ne fait pas de doute, mais pourquoi Luc vient-il nous raconter cette rencontre improbable entre leurs futures mères, dans le haut pays de Juda.

Quel peut être l'intérêt de ce que se disent deux femmes enceintes, notamment pour des hommes qui ne le seront jamais. On entend parfois dire que deux hommes qui discutent de leur service militaire, c'est un peu comme deux femmes qui parlent de leur accouchement. C'est affreux que cette citation, mais c'est affreusement vrai.

On a tous nos problèmes particuliers, chacun nos expériences traumatisantes et exaltantes ; elles le sont d'ailleurs souvent les deux à la fois. Et on a tous la propension à se recroqueviller là-dessus, si possible avec ceux qui ont vécu quelque chose de similaire, ce qui est déjà un début de sortie de crise.

Mais en soi, est-ce que c'est satisfaisant ? Est-ce que c'est satisfaisant de se cloisonner avec pour limites, celles qui ont été clouées par les regards qui nous ont fait mal. Est-ce que c'est tenable de ne pouvoir jamais aller au-delà. Crier à Dieu pour lui dire notre mal-être, nos élans brisés, la malice et la méchanceté qui nous entourent, certes, mais croire et proclamer qu'il nous en délivre, voilà l'histoire de l'évangile.

Alors ça n'est peut-être pas un hasard que ça débute aussi par deux femmes d'avant la naissance de Bethléhem, dans ce haut pays de Juda. Parce que dans ce haut pays de Juda, on domine la grande mer à l'ouest, et les vallées des déserts de l'est. Il est des endroits en surplomb

d'où on voit venir les choses un peu avant les gens des plaines. Mais pas seulement.

Parce qu'il est aussi, dans ce haut pays de Juda et ailleurs, des femmes qui portent en elles ce que sera demain ; l'espoir d'un monde meilleur, voire même le salut tant attendu pour leur peuple et tous les peuples.

C'est aussi à l'intérieur de nous que prend forme ce que nous espérons, que Dieu fait germer la vie nouvelle d'un royaume qui vient.

Et dans l'évangile de Luc, c'est Marie qui va le proclamer.

L'audace de Luc est immense que de nous avoir laissé ce texte-là. Parce que Luc, c'est assurément ce qu'on appelle un type bien, mais c'est un type, un homme, un de ceux-là qui vit en un temps et en un lieu où on n'imagine absolument pas qu'une femme ait quelque chose de sensé à dire.

On le sait, mais il faut toujours se le rappeler, la société de Luc, surtout vue avec nos yeux, est absolument machiste. Totalement dominée par la pensée masculine. Ça n'est pas une question de religion ou de géographie, parce qu'en ce domaine, des mentalités antiques du moyen-orient, ou de celles des mondes voisins, perse ou greco-romain, il n'en est pas une pour attraper l'autres. La femme, comme individu apte à exprimer une idée qu'on retienne n'y existe pas.

Ça ne relève pas d'une question de civilisation, c'est une question de temps. Il nous faudra attendre la seconde partie du moyen-âge : Hildegard de Bingen, Catherine de Sienne, pour qu'on commence à reconnaître la valeur d'idées développées par une femme. Et encore, ce n'est qu'en 2012 que cette brave Hildegard a rejoint les Saint Augustin, Jean Chrisostome et autres sommités dans le répertoire officiel des docteurs de l'église.

L'audace de Luc et sa formidable avance de vue, c'est d'avoir perçu dans la rencontre de ces deux femmes quelque chose qui va nous parler. Quelque chose qui part de l'intérieur d'elles-mêmes, quelque chose qui germe, qui déjà se manifeste, qui remue tel un bébé dans le ventre de sa mère.

Elisabeth et Marie n'ont pas besoin de se comporter comme des hommes pour exprimer ce qui va intéresser l'humanité dans son entier. Elles ne le peuvent d'ailleurs pas, parce leur société patriarcale ne leur en laisse pas l'espace ; et ça n'aurait pas d'intérêt parce qu'il n'est aucun patriarche d'aucune époque capable jamais d'être enceinte.

Alors, et justement parce qu'elles sont enceintes, précisément parce qu'elles éprouvent le trouble et le sentiment diffus de rejet que les circonstances mêmes de leurs grossesses a pu générer, voilà que ce qu'elles vont dire prend de l'ampleur.

Elisabeth sent bouger en elle l'enfant qu'elle porte. C'est comme si il parlait à travers elle : Jean le précurseur, le dernier des prophètes, c'est déjà en elle qu'il désigne le messie. L'empreinte d'un petit pied qui se marque furtivement sur le ventre d'une future maman a déjà laissé bien des papas sans voix ; et Zacharie, le mari d'Elisabeth avait bien perdu la sienne, nous raconte Luc qui nous cueille dans ce que notre humanité à de plus tendre, de plus sensitif.

Mais Luc pose une rencontre à deux ; parce que l'expression de ce que nous sommes n'est pas, ne peut pas être seulement dans l'émotion.

Marie aussi parle. Elle parle de son Dieu, de son état, de son devenir. C'est ce passage qu'on appelle le magnificat. Ce n'est pas une création littéraire d'un genre nouveau, parce que de telles paroles, on les retrouve éparses dans les textes des prophètes, des psaumes. Mais celle qui les prononce porte en elle celui que nous reconnaissons comme le messie, le sauveur qui naît à Noël.

Alors le magnificat n'est pas un chant de Noël, pas encore, mais il l'anticipe. Les mots magnificat font vibrer, de l'intérieur, vibrer ces paroles de libération portées par les prophètes. Le magnificat n'annonce pas Noël, ni une naissance miraculeuse, même pas les actes à venir d'un sauveur attendu. Mais mieux, le magnificat palpite déjà de la joie de Marie, malgré son état, son incertitude.

Parce que dans le magnificat, le seigneur son Dieu a posé les yeux sur elle ; sur son humiliation ou son humilité. Mais quelle est la différence, dans le regard de Dieu bienveillant de génération en génération. Le magnificat nous parle du regard de Dieu, de ce regard-là qui disperse les orgueilleux, puissants assis sur leur trône à toiser les humbles, les mains

pleines du sang et du labeur des pauvres. Marie prononce des paroles que d'autres révolutionnaires oseront à peine.

Marie ne promet pas des lendemains qui chantent, elle proclame aujourd'hui son immense joie. Parce qu'elle sait, parce que c'est en elle. Parce qu'au travers d'elle Dieu fait irruption dans notre humanité ; parce qu'avec des paroles telles que celle du magnificat de Marie, c'est Noël qui bouge aussi en nous. Ce qui germe et grandit en elle vient avec le magnificat palpiter en nous. C'est Jésus, que ma joie demeure ; et c'est pour notre bonheur, pour notre salut.

YAL 14.12.2014